



On vous ment ! - La laïcité (enfin) alternative de Joan W. Scott

« L'anthropologue peut-il indiquer l'indice céphalique d'un peuple qui a coutume de déformer très tôt, par des bandages, les petites têtes de ses enfants ? Pensez au contraste affligeant qui existe entre l'intelligence radieuse d'un enfant en bonne santé et la faiblesse de pensée de l'adulte moyen ? Serait-il si impossible que l'éducation religieuse précisément porte une grande part de responsabilité dans cette atrophie relative ? »

Sigmund Freud (*L'Avenir d'une illusion*)

« Il faut cesser de croire que la laïcité garantit l'égalité des sexes » : tels sont les mots qui figurent sur le bandeau du nouvel *opus* de l'historienne américaine Joan W. Scott^[1], une des stars, avec Judith Butler qui y va sur le même bandeau de son petit commentaire publicitaire^[2], brillant aujourd'hui au firmament de la Grande Théorie Critique - on verra un peu plus loin ce qu'il convient d'entendre par là. Une injonction donc - comme on dirait à des enfants crédules, obstinés à persévérer dans l'illusion : « il faut cesser de croire au Père Noël ». Ne convient-il pas un jour ou l'autre de regarder la vérité en face ?

Rien de nouveau en tout cas sous le soleil, du côté des contempteurs de la laïcité française et aussi tant qu'à faire du sécularisme anglo-américain - ces deux figures assez différentes, philosophiquement, historiquement et politiquement, s'indifférenciant dans le propos de Joan W. Scott pour apparaître comme le fer de lance de l'Occident chrétien en croisade contre l'islam.

Outre les nombreux ouvrages de Judith Butler parus en France entre 2002 et 2017, parsemés d'attaques en règle (mais une règle hélas plutôt friable intellectuellement^[3]) contre la laïcité comme figure du « préjugé culturel » occidental/impérialiste - deux termes employés comme synonymes semble-t-il - dont le point d'orgue médiatique fut une malencontreuse tribune publiée dans *Libération* au lendemain des attentats de novembre 2015^[4], était paru en 2015 un ouvrage collectif intitulé *La Critique est-elle laïque ?*^[5], visant à démontrer que la laïcité/le sécularisme étaient en fait une arme sournoise destinée à tromper les esprits en vue d'assurer l'hégémonie de l'impérialisme culturel/libéral occidental sur la planète. Cela à travers une prétendue « analyse » de l'affaire des dessins du *Jyllands-Posten*, le tout préfacé de la façon la plus dénuée d'esprit critique qui soit par Matthieu Potte-Bonneville, connu pour être un grand « foucaldien », mais abritant un affligeant conformisme intellectuel sous cette prestigieuse étiquette. Jeanne Favret-Saada a livré de cet ouvrage intellectuellement et scientifiquement plus qu'approximatif, mais vaillamment dressé contre la « croisade » anti-islamique occidentale, une critique



On vous ment ! - La laïcité (enfin) alternative de Joan W. Scott

impeccable[6], dont nous engageons vivement le lecteur à prendre connaissance. Jeanne Favret-Saada qui a par ailleurs très précisément étudié ces questions, dans au moins trois ouvrages de référence[7], dont la lecture lave agréablement l'esprit de toutes les sornettes que l'on entend se déverser en quantité industrielle sur ces questions par les temps qui courent.

Enfin Joan W. Scott elle-même, pas plus tard qu'il y a un an (comme quoi il faut marteler les slogans), a publié un livre intitulé celui-là *La Politique du voile*[8], réquisitoire en guenilles scientifiques mais clinquant costume « théorique » (cousu à la manière des habits neufs de l'empereur du conte) contre « l'exclusion des femmes portant le foulard bien au-delà de l'école publique ». Elle n'hésitait pas dans cet ouvrage tout aussi douteux scientifiquement et intellectuellement que celui du millésime de l'année, à qualifier de « raciste » le féminisme universaliste d'Elisabeth Badinter - et de quelques autres. De l'injure comme preuve, sans autre forme de procès. Démontrer ? À quoi bon, n'est-ce pas, quand on se fait fort de dévoiler une « vérité » cyniquement celée aux victimes du « discours de la laïcité » par les puissances d'oppression (l'« Occident chrétien » - ce qui est tout de même une catégorie historique bien vague) liguées au-dessus de nos têtes pour s'emparer de notre capacité de jugement aliénée, bien sûr, par le système[9]. On verra chemin faisant que cette étourdissante *opération Vérité* a tout (le charme en moins) du geste du prestidigitateur qui sort de son chapeau le lapin blanc qu'il y a préalablement installé.

Aujourd'hui, donc, avec *La Religion de la laïcité*, les mêmes thèses idéologiques sont reprises en boucle par l'auteure que l'on présente, avec la révérence acritique requise, comme « une figure majeure du féminisme américain », une historienne capable de « déconstruire nos grands récits contemporains sur le genre en Occident », une « pionnière » enfin, qui « impose le respect autant qu'elle suscite la controverse [10] ». Respect et controverse dus cette fois à une proposition, audacieuse, novatrice, une manière de *big-bang* historico-théorico-critique : c'est l'inégalité de genre qui fonde - mais oui !, il était temps qu'on vous ouvre les yeux - la séparation de l'Église et de l'État, et donc la laïcité[11]. Oups ! Ainsi peut-on lire sous la plume irréfléchie d'une admiratrice inconditionnelle de cette fameuse Grande Théorie Critique évoquée en commençant :

« Dans une pirouette théorique, dont elle seule a le secret, Joan W. Scott soutient ce qui est rarement mentionné : c'est l'inégalité des sexes, et non l'égalité, qui est au fondement de la laïcité ! [12] ».

Admirable ! On verra un peu plus loin en quoi consiste cette si remarquable « pirouette théorique »



On vous ment ! - La laïcité (enfin) alternative de Joan W. Scott

Quant au lien entre ce vice initial - ce péché originel, tant qu'à faire - inhérent à la laïcité (française notamment), et ce vice contemporain - son « racisme » « chrétien » anti-musulman, en germe selon toute probabilité dans le premier -, l'auteure l'établit de façon quelque peu expéditive, comme on verra plus loin. Il passe, semble-t-il (mais on n'est pas sûr de comprendre, car pour ce qui est de l'analyse historique, on repassera, alors cela reste plutôt mystérieux), par l'opposition entre sociétés « couvertes » - entendre : où les femmes sont voilées, donc « musulmanes » (?) - et sociétés « découvertes » (occidentales) - entendre où les femmes vont tête nue et se baladent en short, signe qu'elles seraient « offertes », et partant disponibles au désir masculin. Il nous nous avait échappé avouons-le que cette opposition constituât une structure historico-anthropologique fondamentale - on nous pardonnera cependant de la juger quelque peu sommaire. On remarquera cependant que Joan W. Scott n'envisage pas un seul instant la question des tenues féminines sous un angle autre que celui des supposées attentes du « désir masculin » : celui de la liberté de mouvement par exemple. Suggérons aux sportives « occidentales » d'essayer les tenues « pudiques » que certaines de leurs homologues de « culture islamique » doivent porter pour courir et concourir en public. On verra bien ce qu'elles en pensent, et ce qu'il en est alors de leur « agency » (puissance d'agir), corporelle pour commencer. Quant à la fixation sur la question de la sexualité et du désir s'agissant de la tenue qui sied aux femmes, il nous semblait pourtant qu'elle était au centre de tous les discours religieux, de Saint Paul cité par Virginia Woolf dans *Trois guinées* aux ayatollahs divers et variés.

On nous rétorquera publicité, minijupe, talons aiguille et balconnets pigeonnants. Certes. Les femmes, et leur image, y sont bien souvent constituées en purs objets des fantasmes masculins. Mais quelle jeune (ou moins jeune) femme - et pas nécessairement hétérosexuelle, sans parler des trans - ne s'est amusée de et avec ces codes et « stéréotypes » comme on dit, fût-ce en leur adressant un pied de nez décidé ? Quant aux couvertures de *Têtu*, côté garçons plutôt, on pourrait aussi en dire bien des choses. Il semble difficile en tout état de cause de comparer terme à terme prescription religieuse - une prescription souvent teintée sous nos cieux de revendications identitaires - , et « diktats » de la mode - y compris dans tout ce qui a trait à l'obsession, souvent très violente en effet, du corps jeune et mince. La question mérite en tout cas une analyse précise, qui ne saurait se réduire aux habituels et fallacieux renvois dos à dos. Car que l'on sache, on n'a jamais vitriolé ni tué en France une femme pour refus du port de l'uniforme sexy prescrit par la pression machiste de la publicité, ni non plus aucune femme ayant choisi d'arborer un voile islamique ; dans certains pays sous pression religieuse - étatique ou du fait de milices se réclamant d'un islam sûr de sa mission moralisatrice -, le destin de femmes en tenues jugées trop légères, non ou mal voilées, est trop souvent nettement plus sombre. L'assassinat récent d'une jeune Irakienne^[13] trop courtement vêtue, cheveux au vent n'a



On vous ment ! - La laïcité (enfin) alternative de Joan W. Scott

pas d'équivalent, sauf erreur dans les annales de la « persécution » par la République laïque/raciste des femmes musulmanes/voilées/« racisées ».

De la méthode Scott

Mon propos dans cette note de lecture n'est pas à proprement parler d'engager un débat sur la laïcité, « fermée », « inclusive », ou que sais-je encore - comme si du reste ces distinctions avaient un sens, relativement à ce que signifie à strictement parler le concept de « laïcité[14] ». D'autres l'ont fait, et sauront s'y employer bien mieux que je ne saurais le faire. On lira en particulier l'entretien croisé que, sous un titre quelque peu tendancieux (« Les travers de la laïcité » : on ne donne pas quitus à Joan W. Scott de tout ce qu'elle affirme, adouci dans cet intitulé, mais quand même...) *Le Monde*[15] a publié entre Joan W. Scott et Dominique Schnapper, laquelle avec calme, clarté, et rigueur, remet quelques pendules à l'heure - par exemple en corrigeant quelques inexactitudes grossières que Joan W. Scott égrène avec une confondante légèreté et un aplomb sans faille : non, les femmes voilées ne sont pas « chassées des rues » en France, contrairement à ce que soutient sans sourciller Joan W. Scott[16]. Peine perdue : l'historienne américaine fait la sourde oreille, et va poussant le rouleau compresseur de ses certitudes, sans s'apercevoir qu'elle a en face d'elle une interlocutrice. En matière de propagande, rien ne vaut le monologue comme on sait.

Quoi qu'il en soit, il importe sûrement de se livrer à cet exercice, auquel s'est prêté avec une certaine abnégation, et une patience qui force le respect, Dominique Schnapper.

Il suppose que l'on prenne au sérieux la qualité des développements de Joan W. Scott, et partant qu'on leur accorde un crédit que sans doute, si on les considère sous l'aspect de leur solidité intellectuelle intrinsèque, ils ne méritent pas. C'est un inconvénient indéniable. Mais la réception médiatique, académique également, de ses travaux rhétoriquement (plus ou moins) bien huilés, leur assure une respectabilité sur laquelle l'examen critique de leur consistance théorique a peu de prise, si piteux soient-ils de ce point de vue - c'est également le cas pour ceux de Judith Butler, en France mais aussi mondialement. Cela pour des raisons qu'on n'a pas fini d'interroger. Il est donc indispensable d'en passer par là, ce que fait, d'une façon ferme et précise, Dominique Schnapper, en argumentant une position opposée, qui lui permet de contester avec vigueur les assertions de l'historienne américaine.

Il reste que l'on voit mal comment engager une discussion sur un objet dont il n'est en



On vous ment ! - La laïcité (enfin) alternative de Joan W. Scott

réalité jamais question dans le livre de Joan W. Scott : elle ne parle en effet pas de la laïcité, pas davantage du sécularisme anglo-saxon - ces deux réalités historiques et politiques distinctes n'en formant plus qu'une, on l'a signalé, quelque peu réduite en bouillie, dans son propos - ce qui ne laisse pas de surprendre de la part de qui se dit historienne, mais au Diable les disciplines !, du moment qu'on a la magique « théorie critique ». De la laïcité, elle ne construit en effet ni le concept - certes elle n'est pas philosophe - , ceci au motif qu'elle n'entend pas parler d'une « catégorie figée », ni même à proprement parler l'histoire, quoi qu'elle prétende en évoquant ses « recherches », livrées sous forme d'une accumulation désordonnée et disparate de « preuves », et jamais comme matériau précisément analysé et organisé par des questions clairement formulées. L'enjeu, grandiose, de son livre est ailleurs que dans des préoccupations si triviales, et au-delà d'elles : il s'agit, comme elle le signale d'ailleurs candidement d'entrée de jeu[17] lorsqu'elle affirme son « objectif polémique propre » et balaie toute objection quant à sa méthode non « conventionnelle », d'engager un combat contre ce qu'elle appelle, de façon on l'accordera quelque peu confuse (quoique lumineusement comprise par l'adepte éclairée qui évoquera sans crainte du ridicule « les fonds baptismaux » (*sic*) de la loi de 1905 sur la séparation de l'Église et de l'État) une « religion » (de surcroît raciste/colonialiste) : la « religion de la laïcité ». C'est que, explique sans rire Joan W. Scott, la laïcité et le christianisme, c'est tout un. D'ailleurs la seule religion (contre laquelle se dresse la laïcité chrétienne/occidentale), c'est aujourd'hui l'islam. Tout cela paraît quelque peu embrouillé - mais tant pis si vous avez du mal à saisir les subtilités dialectiques de la théorie historico-philosophique scottienne. Contentez-vous de vous accrocher au titre de son manifeste, censé vous fournir compas et boussole pour identifier sa position.

Position quelque peu contradictoire à vrai dire, puisque l'auteure semble faire grand cas du lien religieux[18], indépendamment des contenus doctrinaux de telle ou telle religion[19] (mais tout de même en islam de préférence, car l'islam, religion des dominés aujourd'hui, n'aurait sans doute rien d'« impérialiste[20] », mieux vaut certes alors ignorer quelques rapports de force géopolitiques[21]). Et que de surcroît elle dit « *adhérer totalement aux principes laïques définis par la loi de 1905*[22]. » *Ce qui ne l'empêche pas* d'affirmer (mais sans prendre la peine d'établir cela de quelque manière que ce soit, ce qui est fort dommage car au moins pourrions-nous apprendre quelque chose), que « les mouvements d'émancipation » (lesquels ?) étaient « animés par un esprit souvent profondément religieux[23] » - sans préciser toutefois ce qu'elle entend par là). Allez y comprendre quelque chose...

Je n'envisage pas davantage d'examiner point par point chacune des assertions de Joan W. Scott, un fatras passablement embrouillé, force est de le constater, car il mêle



On vous ment ! - La laïcité (enfin) alternative de Joan W. Scott

indistinctement des éléments factuels à des considérations politico-idéologiques, le tout bâclé à la six/quatre/deux par ces articulations acrobatiques « dont elle a le secret » comme le souligne avec un certain à-propos sa zélatrice éblouie. Un secret de Polichinelle cependant, largement partagé par les tenants de la *French Theory* qui règne sans partage outre-Atlantique dans la gauche universitaire, mais aussi, et de plus en plus, dans les bastions les plus renommés de l'Université française. On peut le résumer par ce mantra : il faut « déconstruire ».

Je me proposerai seulement dans les quelques réflexions critiques qui vont suivre, d'interroger la méthode que met en œuvre Scott pour établir ses thèses. Je n'entrerai donc pas dans un débat directement idéologique (j'emploie ce terme ici au sens simplement de corpus discursif définissant une position intellectuelle et politique), en vue de récuser la teneur de l'offensive de Joan W. Scott à l'encontre de la laïcité. Plutôt s'agira-t-il de questionner conjointement le succès dans une large frange de l'intelligentsia « progressiste » de la réception de cette pensée dite (ou plus exactement autoproclamée) « critique », et la consistance particulièrement meuble de son armature intellectuelle, qui tire sa légitimité théorique du courant de pensée ci-dessus nommé. Or curieusement, ces deux faits - aisément constatable pour le premier, à démontrer pour le second - semblent aller de pair.

« Déconstruire », donc. Mais déconstruire quoi ? Eh bien des « récits » - ce à quoi se réduit le réel dans cette perspective : de purs et simples artefacts rhétoriques. C'est là un point central, que l'historien Carlo Ginzburg notamment a très précisément problématisé tout au long de son œuvre^[24] habitée par un questionnement sur le problèmes de la vérité (« sans guillemets » dit-il) historique, si lacunaire soit-elle, et des moyens fiables de la produire.

Ce tropisme « post-moderne » trouve une de ses sources entre autres dans un texte fameux de Roland Barthes, « Le discours de l'histoire^[25] », qui efface la distinction entre le registre du *récit* historique et celui de la *réalité* historique, alors réduite aux narrations que le « discours de l'histoire » élabore. Un « discours » capable de produire dans nos esprits ce que Roland Barthes appelle un « effet de réel » : « cette illusion référentielle » dit-il, que produit aussi le roman réaliste. Autrement dit entre la fiction et l'histoire, pas de différence significative.

On mesure, s'agissant de l'histoire comme discipline considérée alors comme une opération purement narrative/rhétorique, quels problèmes cela peut poser, dès lors que l'on se trouve confronté à une question telle que celle du négationnisme. Carlo Ginzburg cité plus haut a pris cette affaire à bras le corps, en engageant le débat - la polémique même - avec



On vous ment ! - La laïcité (enfin) alternative de Joan W. Scott

l'historien et rhétoricien Hayden White. Pour ce dernier, figure importante de ce déconstructivisme connu aussi sous l'appellation de *linguistic turn*, l'histoire se résume à des « récits » concurrents. Ce qui écrase, donc, très barthiennement, l'histoire comme ensemble complexe de la réalité historique - ce qui a eu lieu, toujours fragmentairement saisi, dans telle ou telle perspective élaborée en mettant en œuvre des méthodes aux exigences bien définies -, sur les *récits* qui en sont faits. Alors bien sûr, Hayden White, homme de gauche revendiqué, et même gauchiste (comme le rappelle C. Ginzburg), ne manquera pas de dénoncer le caractère parfaitement abject du discours d'un Robert Faurisson, qu'il réprouve moralement sans aucune ambiguïté. Mais le problème, et qui n'est pas mince intellectuellement parlant, comme le démontre avec éclat Carlo Ginzburg, est qu'il n'est pas en mesure de véritablement *réfuter* Faurisson, en attaquant sa méthode, s'il ne veut pas contredire ses propres positions théoriques éperdument narrativistes[26]. C. Ginzburg ajoute ironiquement - une ironie assez pessimiste - que si la version faurissonnienne en venait à jouir publiquement de davantage de pouvoir rhétorique alors elle serait « vraie ».

Extension on la voit, dans ce mouvement qui dérive sans limite sur la question du vrai et sur celle de la (dé)construction du sens, de l'aphorisme nietzschéen bien connu : « Il n'y a pas de faits, il n'y a que des interprétations. » Un Nietzsche désinvolte et ivre de rhétorique, célébré par la mouvance post-moderne, imprégnée de la lecture heideggerienne du philosophe[27], un Nietzsche oublieux du Nietzsche philologue, celui qui pratique « l'art de bien lire, - de savoir déchiffrer des faits sans les fausser par son interprétation, sans, par exigence de comprendre à tout prix, perdre toute prudence, toute patience, toute finesse.[28] »

Une historienne narrativiste

Revenons après ce détour à Joan W. Scott, historienne clairement narrativiste elle aussi.

C'est donc la laïcité comme « récit » qu'elle se fait fort d'étudier - sans pour autant, puisqu'elle nous dit être si sensible aux « discours », analyser précisément des discours effectifs, par exemple ceux que prononça, cinq ans après la loi de 1905, Jean Jaurès les 21 et 24 janvier 1910, sur l'instruction publique et l'école laïque. Elle aurait pu y déceler et y analyser les tensions, bien réelles[29], entre l'idéal d'égalité citoyenne et l'absence de questionnement sur l'inégalité des sexes, nouées à quelques « évidences » patriarcales énoncées sans recul par Jean Jaurès[30]. Néanmoins, une analyse précise de ce texte aurait



On vous ment ! - La laïcité (enfin) alternative de Joan W. Scott

peut-être pu permettre d'en élaborer une critique qui rende possible, à l'aide de cela même qu'il vise à défendre, de défaire justement lesdites évidences, et de fissurer le caractère apparemment inébranlable des certitudes de l'homme Jaurès sur ce point. Tout comme on peut lire Freud, ou tout autre auteur, non pas à l'envers, selon la méthode déconstructiviste à la mode, qui se résume le plus souvent à appliquer ce qu'on veut démonter à un auteur (comme le fait par exemple, de la plus grossière des façons, Judith Butler « lisant » Freud ou Levinas, pour ne citer que deux des victimes de sa « lecture »), mais « à rebrousse-poil » pour reprendre ici les mots de Walter Benjamin : contre lui-même parfois, en prenant pour cela appui sur le plus vif de ce qu'il tente de penser. Car aucune pensée novatrice n'est homogène, ni n'avance d'un bloc, toujours elle comporte des pans entiers qui viennent en recouvrir les audaces, en obstruent, ou à tout le moins en entravent le mouvement, résistent enfin à ce qu'en tâtonnant elle essaie d'élaborer. C'est même la marque caractéristique de tout véritable effort pour essayer de « penser autrement qu'on ne pense[31] » au départ, et c'est le legs de toute pensée véritable que de donner tout ce grain à moudre à ceux qui prennent le temps et la peine de la lire véritablement, et ainsi savent trouver comment la critiquer.

Telle n'est pas la voie choisie par Joan W. Scott, attachée à « déconstruire » la laïcité comme « récit » : un « récit » à considérer, ajoute-t-elle, comme une « fable ». C'est alors le fameux « soupçon » - nietzschéen là encore - qui vient opportunément se substituer à la *méthode critique*. C'est-à-dire à une pensée en premier lieu capable d'une distance réflexive. Catherine Kintzler a très simplement défini cette exigence, en montrant que la véritable liberté critique se fonde sur la capacité d'un esprit « à rompre avec lui-même[32] » - on ne voit pas malheureusement que tel soit le cas ici.

Soupçon, donc, appliqué au « récit » qui nous fait « croire » que la laïcité est émancipatrice. Cela en application d'un catéchisme nietzschéo-foucaulto-derridien, une mixture (étrange et quelque peu indigeste brouet cela dit, car entre Foucault et Derrida par exemple, les divergences de méthode sont profondes, mais c'est une autre question), mixture qui forme ce qu'on pourrait appeler la vulgate de la Grande Théorie Critique. Que ces auteurs offrent à bien des égards de quoi alimenter cette pente intellectuelle, c'est indéniable. Comment, jusqu'à quel point, et quel autre usage peut-on faire de leur lecture (en mettant à part sans doute le cas de Derrida, incontestablement grand maître de cette mouvance), c'est une question ouverte, nous n'en traiterons pas ici.

Des « fables », donc. En d'autres termes des histoires à dormir debout, des mensonges fabriqués comme autant de leurres par les « dominants » en vue d'assurer leur exclusif (et excluant) pouvoir. De la propagande en somme. « Déconstruire » ces « fables » : voilà le



On vous ment ! - La laïcité (enfin) alternative de Joan W. Scott

grand geste théorique/critique/politique. Inutile donc de se casser la tête avec une quelconque rigueur dans l'exercice de la pensée critique. Pas davantage n'est-il nécessaire de s'encombrer de quelque exigence méthodologique dans la recherche tâtonnante - historique, anthropologique, philologique s'il s'agit de textes - de l'exactitude et de la justesse. Il suffit d'arriver devant ce monde de « fables », armé d'une puissance rhétorique rendue irréfutable par sa profération même, fondée principalement sur l'autorité que confère un nom propre équipé de l'arme magique de la « déconstruction » : « qui » on est dans l'arène des discours, c'est cela qui importe. Attention : c'est la grande Joan W. Scott qui parle - qu'allez-vous questionner sa méthode ! Bienvenue dans le monde de *Star Wars* : « Que la force soit avec toi ! »

C'est un commentaire que François Rastier (dans son livre *Nauffrage d'un prophète*[\[33\]](#)), fait d'un énoncé de Giorgio Agamben qui éclaire cela le mieux :

« *« La philosophie est l'état d'exception déclaré en tout savoir et en toute discipline. Cet état d'exception se nomme vérité. Mais la vérité n'est pas ce au nom de quoi nous parlons, elle est le contenu de nos paroles ; nous ne pouvons parler au nom de la vérité, nous pouvons seulement dire le vrai. »* Agamben illustre ici une conception prophétique de la philosophie, qui abandonne toute recherche de vérité, puisque tout ce que dit le philosophe est vrai. »,
commente François Rastier.

Le « philosophe » : c'est-à-dire, dans cette perspective, tout intellectuel qui fait allégeance à la « théorie critique radicale », et renonce pour cela au travail et aux patientes méthodes des disciplines - y compris dans la dimension de réflexivité critique qui assure cette liberté de recherche qui est la condition d'une puissance et d'une fécondité théoriques véritables, comme le démontrent par exemple les travaux de Carlo Ginzburg, Jeanne Favret-Saada, Jean Bollack ou Pierre Judet de la Combe[\[34\]](#) pour évoquer ici des auteurs particulièrement stimulants pour l'esprit.

« En tout savoir et en toute discipline », dit Giorgio Agamben : on le constate en ce qui concerne avec Joan W. Scott pour l'histoire, discipline soudain transcendée dans cet « état d'exception » intellectuel[\[35\]](#), ce qui épargnera à la « théoricienne » promue prophète les tracas des exigences de la méthode historique, bien trop ennuyeusement au ras des pâquerettes pour les vrais amateurs de cimes théoriques. Car à la lire, on ne peut qu'être sidéré en effet du caractère plus qu'approximatif des développements « historiques » dont elle fourre, ses démonstrations, comme autant de pirojski théoriques une farce hélas assez peu délicate et quelque peu étouffe-chrétien justement). Aucune importance !



On vous ment ! - La laïcité (enfin) alternative de Joan W. Scott

On voit comment ce registre discursif s'articule à l'office complaisant que remplit ici la réception enchantée (la claque en somme) de ces stars de la déconstruction : non pas ouvrir une véritable discussion, mais assurer une position dominante dans le champ théorique - conquérir le plus de parts de marché possibles en somme. Cela est parfaitement raccord avec la position intellectuelle strictement rhétorico-narrativiste que l'on a décrite : la « pensée [36] » n'opère que dans un champ de forces polémiques exclusivement « performatif »/rhétorique, foin de tout autre considération.

Rouages d'un nouage

Comment cela joue-t-il pour assurer aux thèses de Joan W. Scott une emprise aveuglée sur les esprits dévots (dévots de la Théorie Critique, c'est-à-dire de la « déconstruction »), si nébuleux soient ses développements ?

Quelques observations, pour essayer de saisir comment ce nouage fonctionne. Un nouage entre d'une part une réception qui se mesure à l'aune (impressionnante) du succès médiatico-académique[37], mais hélas parfaitement atone s'agissant de sa capacité critique, d'autre part la position de discours de l'auteure, et enfin la nature de sa rhétorique.

Première remarque.

En quatrième de couverture du livre, nous pouvons lire ceci - c'est la première phrase du texte de présentation, qui reprend un passage de l'ouvrage[38] :
« J'ai entrepris ce livre parce que je savais que les affirmations courantes sur la laïcité l'idée selon laquelle elle est nécessairement synonyme d'émancipation des femmes - étaient fausses. »

Déjà, pareille affirmation est de nature à disqualifier la valeur scientifique du propos. Car que peut bien valoir une recherche qui commence par énoncer : « je savais que » ? Amorce dogmatique assumée (anti foucaldienne au possible pour le coup, en dépit de l'inspiration généalogique/critique vaguement foucaldienne du propos), plutôt digne d'un prédicateur ou d'un professeur de morale. Et pour ce qui est du questionnement tâtonnant du chercheur, on repassera : Joan W. Scott, visionnaire, « sait ». Elle va donc - enfin ! - nous révéler le « vrai ». Et, on l'espère, nous délivrer du mal - le sexisme, raciste de surcroît, inhérent à la « fable » de la laïcité.



On vous ment ! - La laïcité (enfin) alternative de Joan W. Scott

Mais peu importe : cette amorce vaut en réalité pour sa puissance d'affirmation (magiquement) « performative », elle atteste de ce que François Rastier que nous citons plus haut observait lorsqu'il évoquait une « conception prophétique » du discours. « Moi la vérité je parle », en somme, si l'on recycle ici la prosopopée lacanienne de la Vérité[39]. Alors si je vous dis : « Je savais que », et même que je décide de partir de là : eh bien je dis/je *fais* le vrai. Ralliez-vous donc à mon étendard anti-laïc-anti-raciste-authentiquement-féministe. Si douteuses et indigentes soient les propositions et les constructions qui seront ensuite pêle-mêle servies au lecteur docile en guise de viatique pour cette juste guerre.

Deuxième remarque : du « récit » à la « fable », on l'a vu. Quel est alors, dans les développements de Joan W. Scott, historienne narrativiste (elle revendique de prendre pour objet un « récit », à « déconstruire »), le statut des « faits » ? En existe-t-il à proprement parler, qui ne soient pas pure rhétorique ?

Il semble que l'on puisse répondre par l'affirmative à cette question.

Il y a bien des « faits », pour Joan W. Scott, des faits bien réels. Pour être une narrativiste critique outillée par la catégorie à tout faire du « genre », elle n'en est pas moins historienne, n'est-ce pas - telle est en tout cas sa qualité académique -, et non romancière. Or si l'on examine ce point un peu plus attentivement, que remarque-t-on ?

D'abord, on peut constater que les affirmations qu'elle entend promouvoir sont présentées non pas comme des hypothèses, ou des interrogations, mais justement comme des « faits », qu'elle croit discerner. Ainsi écrit-elle par exemple :

« *Le fait est que la laïcité est un discours politique* [c'est moi qui souligne], et non un ensemble transcendant de principes, pas plus qu'une représentation exacte de l'Histoire ».

Passons sur le fantasme d'une « représentation exacte de l'Histoire », que même le plus obtus et le plus naïf des historiens positivistes n'oserait soutenir tel quel. Mais surtout, ce qui est remarquable ici est qu'une pure et simple assertion - une pétition de principe, en somme une simple opinion, ici militante -, dont on ne saisit pas comment, surtout à ce stade de son propos (à la page 20 d'un livre de plus de trois cents pages) elle a pu être rigoureusement établie par l'historienne, soit donnée pour un « fait ». Qu'est-ce alors qu'un « fait » ? Ce que je *dis* être un fait (ou des « faits », avérés, nous assure un peu plus loin cependant l'auteure par des « quantités de recherches »). On aimerait savoir précisément



On vous ment ! - La laïcité (enfin) alternative de Joan W. Scott

lesquelles, et comment, surtout, elles ont été conduites.

Les assertions miraculeusement transmues en « faits » (c'est ça, la « performativité », une « performativité » plus proche de la méthode Coué que d'Austin[40], et théorisée notamment par Judith Butler) ne sont pas cependant les seuls « faits » dont il soit question dans l'ouvrage de Joan W. Scott. Car il abonde en faits de nature plus classiquement historique. Par exemple les positions, qu'elle signale, d'Hubertine Auclert, ou le destin d'Olympe de Gouges - comme plus généralement le fait, indéniable, qu'entre les idéaux démocratiques et républicains d'égalité, et la réalité de l'inégalité de genre, il existe des écarts manifestes. Mais comment sont traités ces faits par l'historienne ? Pas du tout comme des « faits », justement. C'est à dire pas comme matériau à identifier, à analyser et dont il faudrait chercher à comprendre l'inscription dans les mouvements, tensions, contradictions, jeux de forces qui font la complexité du réel historique.

Un réel à interpréter certes, à méditer sûrement, mais en aucun cas cela ne peut-il être donné d'avance, fût-ce au filtre prodigieux de la « catégorie critique » du genre. Si les faits, donc, ne sont pas traités et étudiés comme tels, en vue d'en obtenir une connaissance la plus précise et la plus fine possible - ce qui suppose un certain type de travail méthodologique - quels statut ont-ils alors ? Eh bien ils existent à titre d'éléments rhétoriques, dans le dispositif du contre-discours qui « déconstruit » la « fable » de la laïcité. Inutile de les étudier, de les aborder comme des questions que le réel pose à l'historien : ils sont des réponses[41]. Plus encore, ils sont des « preuves » - on a formulé cela plus haut. Des « preuves » produites par des syllogismes qui, pour être fautifs, n'en sont pas moins plus dignes de confiance, selon Joan W. Scott, que le travail historique effectif - désormais inutile

Considérons, ce sera notre troisième remarque, ces syllogismes, et plus largement les inférences (les exquises « pirouettes théoriques » dont s'émerveillait l'admiratrice citée plus haut) dont est faite la *rhétorique* de Joan W. Scott - car c'en est une, incontestablement, à défaut d'être une recherche historique digne de ce nom.

Joan W. Scott observe - elle n'est pas la première à l'avoir fait, d'autres ont analysé et questionné cela[42] - que l'inégalité des sexes/des genres et les conquêtes démocratiques de la Révolution française puis de la République - coexistent. Soit. Mais elle traite une coexistence à analyser comme une *relation causale*, circulaire de surcroît : ainsi, compressant pour les besoins de la cause, en un digest simpliste autant qu'il est acrobatique, la complexe et mobile pensée de Foucault[43], parle-t-elle de la « nature réciproquement constitutive du genre et de la politique ». Ce qui est pour le moins fumeux.



On vous ment ! - La laïcité (enfin) alternative de Joan W. Scott

Et du fait que l'inégalité de genre et la conquête politique de la laïcité coexistent, elle déduit que l'une (l'inégalité de genre) est cause et fondement de l'autre (la laïcité). Le pas suivant sera-t-il de dire que l'instruction publique obligatoire a pour fondement le racisme (d'État nécessairement) ? Puisque Jules Ferry, c'est un fait, a prononcé des discours coloniaux indéniablement racistes. Ce serait logique. Que voilà une version particulièrement astucieuse du « en même temps » : tout s'emboîte si merveilleusement. L'histoire est semblable à un kit *Ikéa*, ne vous l'avait-t-on jamais appris ?

Mais d'où vient que des phénomènes historiques concomitants, aux structures et temporalités fort différentes de surcroît, soient « causes » réciproques l'un pour l'autre (l'un plus fondamentalement que l'autre) ? Mystère. Qu'ils entretiennent des liens complexes, entrent en tension, c'est une chose. Que l'on décrète un rapport de causalité de l'un à l'autre, c'en est une autre. À ce compte, on pourrait multiplier les causalités les plus extravagantes – et « démontrer » à peu près tout ce que l'on veut (et son contraire) : cela s'appelle de la « déconstruction ».

Inductions spécieuses, présentées sous forme d'inférences fantaisistes : des sophismes, assez grossiers de surcroît – ce que l'on peut observer notamment dans l'usage répété du raisonnement circulaire, cher aussi à Judith Butler et plus généralement en usage dans la mouvance déconstructionniste. De vulgaires sophismes, donnés pour des dévoilements de la « vérité ».

Lisons :

« Si la laïcité est un discours qui porte sur la formulation de l'identité souveraine des États-nations d'Europe occidentale, au cœur de ce discours se trouve un genre racialisé[44].

Là encore, des assertions, acrobatiquement déduites. Pourquoi est-ce « au cœur du discours » ? Parce que la Troisième République, qui fit voter la loi de 1905 et créa l'école laïque[45] mena aussi une politique coloniale : toujours la même inférence (« pirouette théorique ») illégitime. Le monde est si simple...

Par conséquent, et c'est cela le principal pour J. W. Scott, cette laïcité en somme criminelle (raciste) « agit en sorte de détourner l'attention d'un ensemble de difficultés persistantes liées aux différences de sexe, des difficultés que partagent les nations occidentales et non occidentales, chrétiennes et non chrétiennes, quelles que soient les diverses manières dont elles tentent de les résoudre. » Joan W. Scott ajoute, pour faire bonne mesure et assurer ses arrières, que l'inégalité de genre est un « sous-produit de l'émergence de nations



On vous ment ! - La laïcité (enfin) alternative de Joan W. Scott

occidentales modernes », lesquelles ont en somme exporté, avec la « fable » anti-islamique/raciste de la laïcité, cette inégalité structurelle (qui sans doute était inconnue dans ces autres sociétés). Et si Joan W. Scott concède que des sociétés islamiques peuvent ne pas toujours être un paradis pour les femmes (malgré l'*agency de ces dernières* sous burqa, comme expliquent en chœur ailleurs Judith Butler et Saba Mahmood[46]), c'est parce que cet islam lui-même, et la charia telle qu'elle est appliquée (dont on ne saura pas ce que Joan W. Scott connaît exactement), sont, nous explique-t-elle, produits par la colonisation occidentale. Au bout du compte, il n'est en ce monde d'Histoire qu'occidentale. On reconnaît là, sous une forme plus policée (quoique...) car parée de l'autorité de la grande historienne, les thèses d'une Houria Bouteldja[47]. Et c'est à longueur de pages ce que développe elle aussi Judith Butler, ou aussi bien Saba Mahmood mentionnée plus haut[48], que ce soit sur le genre ou les « cultures », au moyen d'une théorie mécanique et tristement indigente de la domination, parfaitement circulaire - et partant sans issue[49].

Si l'on prend à la lettre, ce sera ma quatrième observation, la thèse de Joan W. Scott sur les visées supposées de la laïcité telle qu'elle la définit (un « récit » qui est une « fable » maligne), on en arrive à cela : elle déploie une logique de type complotiste plutôt que scientifique : « On vous ment, moi Joan W. Scott, qui sait le fond de l'occulte machination occidentale, je vais vous révéler quels sont en vérité les desseins cachés des puissants. »

Ajoutons, remarque subsidiaire, que pour emballer de tous les côtés sa « démonstration », Joan W. Scott, décidément à côté de la plaque, prête en outre au « discours de la laïcité » des prétentions qu'il n'affiche nullement. Nulle part ce « discours », à supposer même que l'on veuille considérer la question de la laïcité sous l'angle des discours qui en traitent et qu'elle peut produire (ce qui est tout différent), ne prétend que l'égalité de genre lui serait « inhérente ». Ni qu'elle « garantisse » ladite égalité. Tout au plus en constituerait-elle une condition : celle d'une égalité *entre tous*. Mais une condition, fût-elle remplie, ce n'est jamais une « garantie » de quoi que ce soit : la condition pour pouvoir lire un livre, c'est en effet de savoir lire ; cela ne garantit nullement que vous lirez un jour un livre. Une fois de plus dans la prose de le célèbre historienne américaine, confusion des plans.

Au-delà donc, de la controverse contemporaine sur la laïcité, qu'apprend-on à lire Joan W. Scott ? Et comment considérer l'énigme intellectuelle que constitue l'effet si puissant d'une pensée si faible ?

À la première interrogation, on peut répondre que pareille lecture - laborieuse, et guère stimulante - fait apparaître à quel point le débat contemporain sur la laïcité est brouillé par de fausses questions. Car on est bien mal parti si l'on commence par envisager la laïcité



On vous ment ! - La laïcité (enfin) alternative de Joan W. Scott

comme un « récit » - ne parlons même pas de « fable ». D'emblée, on l'a vu, on manque le sujet et les problèmes qu'il soulève, cela tant philosophiquement qu'historiquement et politiquement. Bruit - et fureur.

Il est plus difficile de répondre à la seconde. Il importe déjà de travailler à la poser. Et chemin faisant de construire (pour changer un peu de la « déconstruction ») les éléments sinon d'une réponse, du moins d'une analyse critique.

En ces temps quelque peu trumpiens de vérités/de faits alternatifs, il n'est pas inutile, peut-être, de questionner la laïcité alternative de Joan W. Scott.

Sabine Prokhoris, psychanalyste, philosophe
29 septembre 2018

Je remercie Liliane Kandel pour les très utiles observations qu'elle m'a faites à la lecture d'une première version de ce texte.

[1] [Joan W. Scott, *La Religion de la laïcité*, Climats, 2018.](#)

[2] [« Incisif et provocateur » \(Judith Butler\) - cela sur le bandeau en commentaire de l'injonction scottienne.](#)

[3] [Je me permets de renvoyer à mon ouvrage : *Au bon plaisir des « docteurs graves » - A propos de Judith Butler*, Puf, 2017.](#)

[4] [Libération, 19 novembre 2015.](#)

[5] [La Critique est-elle laïque ? Blasphème, offense et liberté d'expression](#), par Talal Asad, Wendy Brown, Judith Butler et Saba Mahmood, PUL, 2015.

[6] <http://www.mezetulle.fr/au-nouveau-chic-radical-laicite-degage/>

[7] [J. Favret-Saada, *Comment produire une crise mondiale avec douze petite dessins*, 2007, rééd. augmentée d'une postface, Fayard, 2017 ; *Jeux d'ombres sur la scène de l'ONU. Droits humains et laïcité*, L'Olivier, 2010 ; *Les sensibilités religieuses blessées: Christianismes, blasphèmes et cinéma. 1965-1988*, Fayard, 2017.](#)

[8] [Amsterdam, 2017](#)

[9] [Voir *Au bon plaisir des « docteurs graves » - A propos de Judith Butler*, op.cit..](#)

[10] [L'Obs, 16 septembre 2018.](#)

[11] [« En réalité, l'inégalité de genre a été fondamentale pour la formulation de la séparation de l'Église et de l'État qui inaugure la modernité occidentale », écrit Joan Scott \(*La religion de la laïcité*, op.cit., p. 12\)., ajoutant quelques lignes plus loin que « la modernité euro-occidentale impliquait un nouvel ordre de subordination des femmes. » D'où sort cette grande vision historique ? Cela demeurera assez opaque.](#)



On vous ment ! - La laïcité (enfin) alternative de Joan W. Scott

[12] *Libération*, 19 septembre 2018.

[13] https://www.lemonde.fr/moyen-orient-irak/article/2018/09/29/serie-d-assassinats-de-femmes-en-irak_5362061_1667109.html [14] Voir les distinctions conceptuelles et historiques entre tolérance restreinte, tolérance élargie, laïcité, analysées par Catherine Kintzler entre dans son livre essentiel *Qu'est-ce que la laïcité*, Vrin, 2014,

[15] *Le Monde*, 29 septembre 2018.

[16] Quant à l'école, Catherine Kintzler me signale opportunément les circulaires de Jean Zay de 1936 et 1937, sur l'interdiction des propagandes politique et confessionnelle dans les établissements scolaires. L'historienne Joan W. Scott spécialiste de la France en ignore manifestement l'existence et la teneur.

[17] Joan W. Scott, *La Religion de la laïcité*, *op cit.* p. 16.

[18] La réflexion la plus puissante, la plus tonique, et la plus rigoureuse intellectuellement et politiquement que je connaisse, qui analyse soigneusement, et de façon limpide, tous ces points, est sans conteste celle que propose C. Kintzler dans son ouvrage cité plus haut *Qu'est-ce que la laïcité ?*

[19] Sur ce point voir C. Kintzler, *op. cit.*, p. 63 *sq.*

[20] Toute à son valeureux combat, elle ne remarque pas, alors qu'elle évoque l'Empire Ottoman, dépecé et mis en coupe réglée par les puissances occidentales après la Grande Guerre, et qui n'a pas surgi à la fin du XIXe siècle comme l'Autre de « l'Occident », que dans « Empire Ottoman » il y a « Empire »... Mais sans doute cela ne signifie-t-il rien historiquement.

[21] Voir sur ce point Jeanne Favret-Saada, articles et ouvrages cités. [22] *L'Obs*, 16 sept. 2018.

[23] p. 26 de son livre.

[24] En particulier dans *Rapports de force - Histoire, rhétorique, preuve*, Gallimard/Le Seuil 2003, et dans un texte essentiel « Unus testis », repris dans *Le Fil et les Traces - Vrai, faux, fictif*, Verdier 2010.

[25] In *Le Bruissement de la langue, Essais critiques IV*, Points Essais, 1993, p. 163-177.

[26] Une remarque au passage : s'agissant cette fois de ces réalités spécifiques que sont les textes - philosophiques et littéraires inclus -, la question de la méthode à mettre en œuvre dans leur lecture se pose également. Rappelons la lecture que fit jadis le professeur de littérature Robert Faurisson, plus connu pour d'autres exploits interprétatifs, du poème de Rimbaud *Les Voyelles* : sa lecture revendiquée comme « littérale » (littéraliste plutôt) dévoilait (enfin) la « vérité » secrète prétendument cachée du poème lu/révéle, par un Faurisson extra-lucide, comme la description cryptée d'une femme pendant l'orgasme. Littéralisme qui traite le texte comme une mécanique close sur elle-même, tout entière vouée à l'encodage d'un secret. L'interprète solipsiste n'a alors que faire de la façon dont un écrit peut *faire sens* : il prétend actionner une clé qui ouvre le texte. Mais il ne nous livre au



On vous ment ! - La laïcité (enfin) alternative de Joan W. Scott

bout du compte qu'une lecture projective. Un lecteur ironique a pu, en appliquant la même méthode, démontrer qu'en fait, il s'agissait dans ces *Voyelles* de la description d'un (beau) légionnaire. Mais on pourrait imaginer d'autres images avec lesquelles cela fonctionne aussi parfaitement. Chacun ses fantasmes après tout... On voit à l'œuvre ce même procédé projectif dans nombre d'opérations de lecture « déconstructivistes », qui font autant fi en l'occurrence de l'exigence philologique que les historiens narrativistes « déconstructivistes » des exigences de la méthode historique.

[27] Voir le gros *Nietzsche* de Martin Heidegger (accessible sur Google en PDF).

[28] Friedrich Nietzsche, *L'Antéchrist*, § 52, in *Œuvres philosophiques complètes*, VIII, p. 217. Sur Nietzsche relativiste/déconstructiviste avant l'heure, voir Jacques Bouveresse, *Nietzsche contre Foucault- Sur la vérité, la connaissance et le pouvoir*, Agone, 2016. La réserve que l'on peut avoir sur cet excellent petit livre serait peut-être qu'il ne se préoccupe pas de l'incidence importante, et ambivalente, de Heidegger, sur la pensée de Foucault.

[29] Dans son livre *Muse de la raison- Démocratie et exclusion des femmes en France*, (Gallimard, 1989), Geneviève Fraisse a très soigneusement mené ce questionnement par un travail d'analyse historico-philosophique. Son livre figure certes dans la bibliographie de Joan W. Scott, mais aucune de ses intervieweuses béates de grands médias de gauche de ne semble connaître ce travail, dans lequel Joan W. Scott puise certaines de ses affirmations, mais en noyant la subtile complexité des analyses de la philosophe française dans sa sauce déconstructive.

[30] Voir Jean Jaurès, *Pour la laïque* (1910), Le livre de Poche, 2016, p.25 sq.

[31] Cette formule est de Michel Foucault, lui-même pris, comme l'a montré Jacques Bouveresse, dans quelques impasses et évitements sur ce chapitre.

[32] Voir C. Kintzler, *op. cit.* p. 64 sq.

[33] Puf, 2015.

[34] Voir en particulier son passionnant *Homère*, Folio Gallimard, 2017.

[35] Voir entre autres p. 16 de son livre.

[36] Voir sur ce point François Rastier, *Heidegger, Messie antisémite*, Le Bord de l'eau, 2018, p. 147 sq.

[37] Deux pages élogieuses dans *L'Obs* avant même la parution, même tonalité quelques jours plus tard dans *Libération*, une pleine page de titre suivie de deux pages d'entretien croisé dans *Le Monde* supplément *Idées* (!) du 29 septembre, sous le titre partial qu'on a commenté, *Le Point* se montre plus critique mais accorde aussi une place conséquente, et ce n'est sans doute pas terminé.

[38] p. 27.

[39] Jacques Lacan, « La science et la vérité », in *Écrits*, Seuil 1966, p. 867

[40] J. L. Austin est un linguiste et philosophe américain auteur de *Quand dire c'est faire*, et d'autres écrits qui réfléchissent sur la performativité, c'est-à-dire sur les effets de la parole



On vous ment ! - La laïcité (enfin) alternative de Joan W. Scott

échangée.

[41] De la même façon, Judith Butler traite le fait, indéniable, de la discrimination dont les personnes homosexuelles, et d'autres « minorités » substantialisées au passage, sont l'objet, non pas comme des questions historiques et sociétales à analyser, mais comme les pièces d'un dispositif rhétorique, disposées de façon à prouver sa théorie de la domination. Comme personne n'est pour les discriminations bien sûr -on n'est pas si méchant, d'autant que l'on verra brandir l'imparable argument moral de la « vulnérabilité » (très en vogue aujourd'hui et notamment ces temps derniers chez les catholiques soudain post-modernes, dans leur opposition aux évolutions sociétales, y compris et toujours à l'IVG, au nom de la « vulnérabilité » des embryons) -, eh bien Judith Butler sera assurée d'avoir raison. La logique mise en œuvre par Joan W. Scott est en tout point similaire, avec quelques variantes liées à sa curieuse obsession du voile islamique (dans toutes ses déclinaisons possibles). Que ne s'en coiffe-t-elle - à moins qu'elle ne craigne - sauf à se convertir, mais elle ne s'y risque pas- de se voir accuser « d'appropriation culturelle » ?

[42] G. Fraisse, *op. cit.*

[43] Même si par certains aspects certaines positions de Foucault peuvent conduire, au prix d'une simplification abusive cependant, à de telles absurdités. Disons que leur caricature pourrait aller dans ce sens.

[44] J.W. Scott, *La religion de la laïcité, op. cit.*, p. 39.

[45] Voir sur ce point C. Kintzler, *op. cit.*, p. 47 sq.

[46] Une *agency* bien spéciale, que confirmeraient les actuelles résistances de femmes en Tunisie au projet d'instaurer une égalité en matière d'héritage contraire aux préceptes de la charia. Mais bien des femmes ont aussi voté pour Donald Trump, qui se vanta élégamment « d'attraper les femmes par la chatte. ». Qu'est-ce que cela prouve, sinon que certaines se revendiquent soumises et fières de l'être. Cela est-il un signe de « féminisme » ? Il est permis d'en douter.

[47] Houria Bouteldja, *Les Blancs, les Juifs et nous : vers une politique de l'amour révolutionnaire*, La Fabrique, 2016. Les unes et les autres (S. Mahmood, J. W. Scott, J. Butler, H. Boutledja) s'inspirent, avec plus ou moins de talent, du courant des études décoloniales, développé à l'origine par un certain nombre de penseurs latino-américains (installés souvent dans les universités américaines), et largement repris depuis dans la plupart des milieux académiques. Voir Gilles Clavreul, *Radiographie de la mouvance décoloniale : entre influence culturelle et tentations politiques*, Fondation Jean Jaurès, 22 décembre 2017, et Sylvie Taussig, « L'islam, "décolonisateur" du monde ? Un éclairage sur le soutien à Tariq Ramadan », *The Conversation*, 18 juillet 2018

[48] Lors de son récent décès, Joan Scott en a d'ailleurs publié un vibrant hommage paru dans *L'Obs* sous le titre suivant : « L'islam, le féminisme et le « séculier ».

<https://bibliobs.nouvelobs.com/idees/20180323.OBS4097/l-islam-le-feminisme-et-le-seculier-l>



On vous ment ! - La laïcité (enfin) alternative de Joan W. Scott

[-hommage-de-joan-scott-a-saba-mahmood.html](#) [49] Voir S. Prokhoris, *Au bon plaisir des « docteurs graves »*, *op. cit.*

1. 
2. 